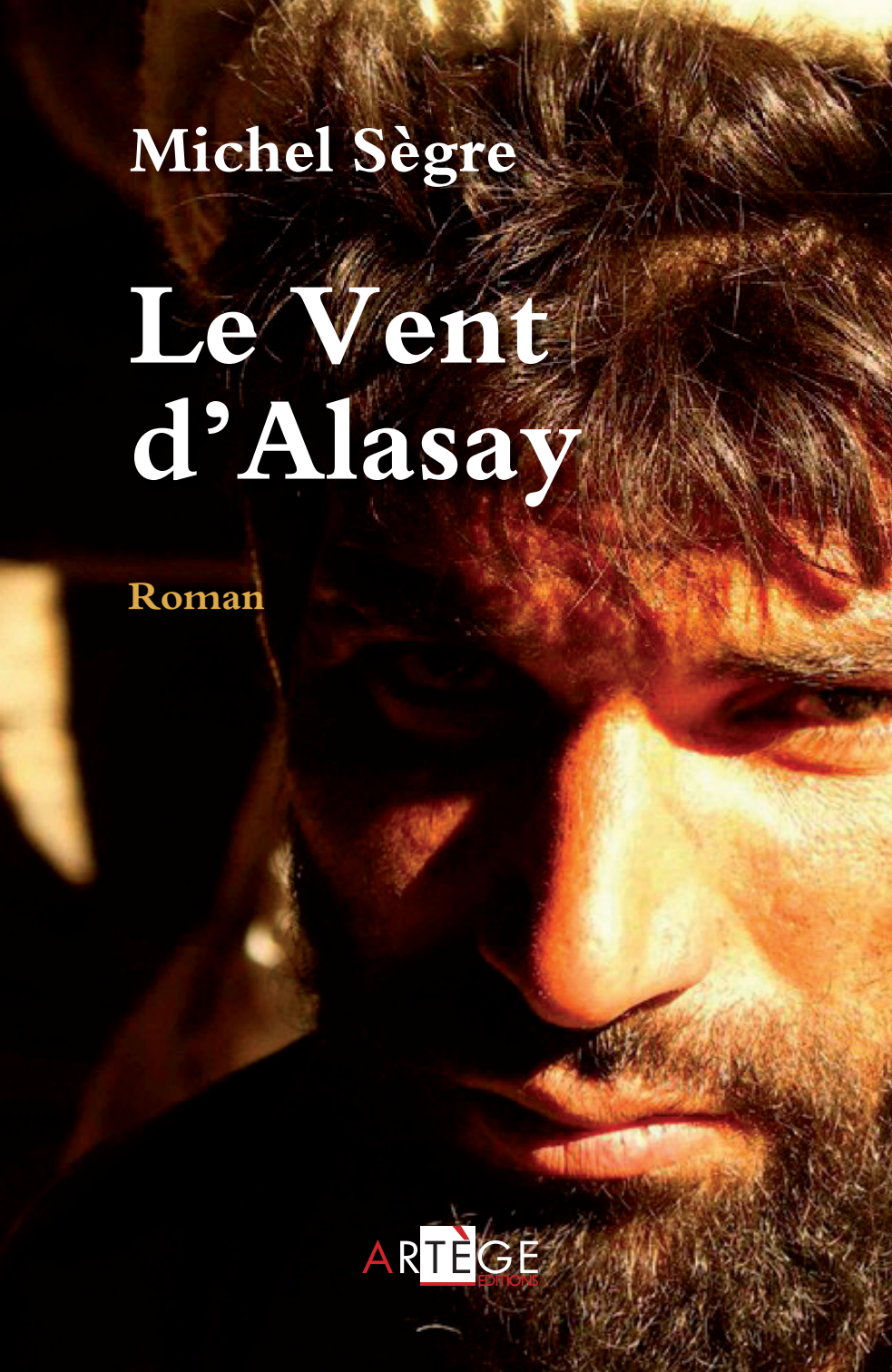




Michel Sègre

Le Vent d'Alasay

Roman

ARTEGE
EDITIONS

Le Vent D'Alasay

©Artège Éditions, Perpignan, octobre 2013
11 rue du Bastion Saint-François - 66 000 - Perpignan
www.editionsartege.fr

ISBN : 978-2-36040-238-0

ISBN pdf: 978-2-36040-848-1

Tous droits réservés pour tous pays

Michel Sègre

LE VENT D'ALASAY

ROMAN

ARTÈGE

*À Marcel, Joseph, Roger, Serge et Jean-Louis
qui m'ont donné le goût d'écrire,
à Hubert et Hélène
qui m'ont donné le goût de vivre,
à Isabelle, Rémi, Camille et Fanny
qui m'ont donné le goût d'aimer.*

M.S.

« Il n'est point de romancier qui ne distribue ses nerfs et son sang à ses créatures, qui ne les fasse héritières de ses sentiments, de ses instincts, de ses pensées, de ses vues sur le monde et sur les hommes. C'est là sa véritable autobiographie. »

Joseph Kessel

1

Tofan attendait patiemment depuis l'aube. Tapi sous un rocher, il était invisible aux yeux des drones qui devaient tourner, là-haut, à cinq mille mètres au-dessus de sa tête. Il avait vu les crêtes du Gala Kuhe s'embraser dans une aube de feu.

« Dieu est grand ! » s'était-il exclamé devant la beauté du paysage.

Les neiges éternelles de l'Indu Kusch avaient viré au violet avant de devenir pourpres puis roses et retrouver enfin leur blancheur originelle. Les villages de la vallée d'Alasay qui baignaient encore dans la pénombre, s'ébrouaient dans le jour naissant. Déjà, les premiers troupeaux de chèvres et de moutons sortaient des maisons. Des garçonnetts houspillaient les bêtes dans des clameurs joyeuses. Malgré la guerre, la vie s'écoulait, immuable. Tofan savait qu'un jour il cultiverait les champs, garderait son troupeau, élèverait des murets sur les pentes abruptes du Karat Kuhe et entretiendrait des canaux d'irrigation millénaires. Comme son père et son grand-père, il irait vendre ses récoltes au bazar de Tagab. Si l'une des familles du clan des Safi acceptait de lui prêter un peu d'argent, peut-être parviendrait-il à planter un verger de grenadiers et, qui sait, vendre ses fruits au grand marché de Djalalabad ou de Kaboul. Il épouserait la

filles qu'aurait choisies son père et lorsque sa famille s'agrandirait, il construirait sa maison avec la terre qui nourrissait sa famille depuis toujours. Il verrait ses enfants grandir et la vie serait douce. Tel devait être le destin d'un fils de la Kapisa.

Tofan caressa avec affection la crosse évidée de son fusil *Dragunov*. Avant de vivre cette vie de labeur, Allah avait voulu qu'il combatte les soldats étrangers venus des quatre coins du monde imposer leur mode de vie décadent aux Afghans ; c'est en tout cas ce qu'affirmait le Malawi Sayed, le chef des talibans de la vallée d'Alasay. Tofan n'avait qu'une idée assez vague des motifs religieux et idéologiques de cette guerre. Il avait rejoint les rangs de l'insurrection avant tout pour ne pas déshonorer sa famille. Son père, avant lui, avait combattu les Infidèles communistes. En tant que fils aîné, il se devait de perpétuer la lutte que les hommes de sa famille avaient toujours menée contre les envahisseurs. Les *Pachai* ne toléraient pas que des étrangers foulent leur sol et leur dictent leurs lois, qu'ils fussent Russes, Anglais, Moghols ou Tadjiks.

Son adresse au tir l'avait naturellement désigné pour devenir le tireur d'élite de son groupe de moudjahidines. Il avait ressenti une grande fierté lorsque Jalil, son chef de groupe, lui avait remis solennellement son *Dragunov*.

– Que chacune de tes balles soit pour un envahisseur étranger, lui avait-il dit en lui tendant le fusil.

Il connaissait le prix d'une telle arme : plus de cent dollars au marché de Quetta. Tofan avait pris délicatement son nouvel outil de travail, aimé immédiatement le contact doux et chaud du bois de la crosse, les reflets sombres de l'acier bronzé du canon. Il avait été étonné par le grossisse-

ment de la lunette et intrigué par les chiffres gravés dans son réticule. À force d'un entraînement patient sur des cailloux placés à différentes distances, Tofan avait réussi à étalonner la lunette. Les Russes, ces chasseurs de loups et de tigres, avaient le génie des armes de tir à longue distance.

Le premier véhicule blindé déboucha de Dandawac. Les étrangers s'aventuraient peu sur la piste nord de la vallée d'Alasay. Ils savaient que les insurgés possédaient des postes de combat solidement défendus sur les versants sud et ouest du TÜRCHAR. Ils avaient d'ailleurs surnommé ce sommet : le « Château Fort ». Les parois verticales de la montagne que surplombaient des arêtes déchiquetées, rappelaient les murailles crénelées des forteresses moyenâgeuses. Les anciens moudjahidines des villages de Khalilkhel, Karaji, Lich et Sultankhel se vantaient, devant leurs fils, d'avoir interdit aux soldats de l'armée rouge, l'accès au fond de la vallée d'Alasay. Un déluge de fer et de feu s'abattait sur leurs chars et leurs engins blindés dès qu'ils dépassaient Dandawac. Toutes leurs tentatives pour conquérir le TÜRCHAR s'étaient soldées par des échecs sanglants, malgré les tombereaux de bombes et de roquettes déversés par leurs avions de chasse et leurs hélicoptères d'attaque. Le rouleau compresseur soviétique qui, depuis les rives du Don jusqu'aux faubourgs de Berlin, avait progressivement broyé les armées du Reich, s'était brisé sur les montagnes de la Kapisa et la volonté de combattre d'une poignée de moudjahidines. Les Rouges avaient alors renoncé à s'emparer d'Alasay, se contentant de concentrer leurs forces le long de la route principale de la province qui reliait Tagab à Nijrab. Sayed avait souvent répété aux jeunes insurgés qu'il fallait que la vallée continue de résister à l'occupation des Infidèles. Aucun combattant

étranger ne devait dépasser Dandawac au nord et Shehkut au sud.

– Nos villages, nos champs et nos mosquées doivent rester des sanctuaires de la vraie foi. Notre terre ne doit pas être souillée par la présence impure des soldats croisés. Comme nos pères avant nous, nous devons protéger notre vallée de l’occupation étrangère et des soldats du gouvernement félon de Kaboul.

Sayed connaissait bien la rhétorique des chefs talibans de la *shurah* de Quetta. Il la répétait à l’envi à ses troupes.

Et la vallée d’Alasay tenait. Les talibans y vivaient à visage découvert. Il y a bien longtemps que les six malheureux policiers du poste principal avaient renoncé à établir l’ordre de Kaboul. Pour eux, l’équation était claire : soumission ou pendaison. Face aux deux cents insurgés de Sayed, ils avaient choisi la première option, attendant probablement des jours meilleurs. Tofan était fier d’appartenir à cette nouvelle génération de moudjahidines. Il n’était pas attiré par le rigorisme religieux des talibans et peu lui importait la cause pour laquelle il se battait, l’essentiel était de perpétuer la volonté de résistance de ses ancêtres contre les envahisseurs étrangers.

Les véhicules blindés progressaient doucement sur la piste défoncée. Comme de gros hannetons patauds, ils vacillaient d’une ornière à une autre, bringuebalant les soldats qui faisaient le guet depuis les ouvertures supérieures. La colonne était longue. Le premier blindé s’était à peine engagé sur le glacis qui menait vers Sultankhel que les véhicules de queue quittaient déjà la route principale de Tagab. Tofan repéra cinq 4x4 beiges de l’armée nationale